

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 4

Artikel: Discrétion absolue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Convictions.

Un catholique s'écriait :

Quant aux religions, la mienne
Est la meilleure, c'est un fait.
Un protestant qui l'écoutait
Prétendait que c'était la sienne.
Maint argument fut entendu ;
On discuta si bien l'affaire,
Qu'enfin chacun fut convaincu
Par son éloquent adversaire.
Or, qu'arriva-t-il ? En goûtant
Plus d'une excellente réplique,
Le catholique, au même instant,
Alla se faire protestant,
Et le protestant, catholique.

Les étrennes de la concierge. — Un locataire d'une maison où il y a une concierge avait préparé, enveloppée dans un morceau de papier, une pièce de cent sous pour les étrennes de la pipelette.

On était déjà au 8 janvier et le locataire — fait extraordinaire — n'avait pas réussi à voir la concierge. Plusieurs fois il avait rencontré le mari, mais comme celui-ci ne s'occupe guère du service de la maison, c'était à sa femme en personne que le locataire voulait remettre le petit paquet.

Deux jours s'écoulaient encore ; pas de concierge. C'était toujours le mari qui était dans le corridor. Il fallait en finir.

— Monsieur Philippe, voici pour les étrennes de votre femme, je n'ai pas encore eu le plaisir de la rencontrer. Vous voulez bien, n'est-ce pas, vous charger de les lui remettre ?

— Mais, monsieur, comment donc ; c'est la même chose. Je vous remercie beaucoup. (Puis ôtant son bonnet et tendant la main au locataire) : « Comme ça, y ne me reste plus, monsieur, qu'à vous souhaiter la bonne année. »

ON REMIDO DAO DIABLLIO

NAPOLÉON et Bonbon l'iran dou frâre qué demaàravan avoué laù père et mère.

N'étai pas Napoléon qu'avai traôva la pudra, mâ coumein l'avai ôu quauquie vilhie racontâ dâi z'istoiré dè la grant'armée, ne deve-zavé qué canons, baïonnettes, générale et tot lo brelan. Craïo bin qu'on l'avai batzi « Napoléon » rein que po cein.

Bonbon, li, l'iré tot lou contraire. L'étai on bocon fémalla, l'iré adé avoué sa mère désô sei gredons et à li raucané onna gotta dè café à l'idie aô bin on couçon, qu'on laô dit oreindra dei « navette ».

On hivi que fasai destra frai, vaitzé noutron Napoléon que fot onna bourrafe à son frâre po lui preindré sa ludze, et noutron Bonbon que se fot lé quatre fei ein l'ai et que sé ronté onna piauta.

L'a falliu lo rapportâ à l'hotô, lo fourra aô l'hi et allâ queri on maidzo.

Coumein elliaos maidzès ne san pâ peindus à non cliou po atteintré lé pratiqué n'é vegniâ qué lou leindeman.

Tandi ci tein, la piôta avai gonclliâ et la fièvre étai veniâté d'aôtan pie vito que Bonbon étai on gringalet.

Quand lou maidzo a zaô zu vouaité et fi rouaflâ on bocon Bonbon, l'a de à sa mère :

— Il faut couper la fièvre au court, sans cela l' tomberait en « engourdie », elle attaquerait le poumon, et votre fils pourrait bien être perdu.

Napoléon, qu'ôïessâi ei discou, chaôté frou tot épouaira et roëlâvé à tzavon.

— Et bin, Napoléon, qu'as-te de, lo maidzo ? lai demandâ onna vesena.

— Oh l'a de que si on ne lui copavé pâ lo cou, l'iré fotu, le tchedrai dein la Lombardie, l'attaquerâ lou Piémont, coumein l'é to solet sara fotu quand mimô.

LUC A DZAQUIÉ.

Discrétion absolue. — Deux dames françaises étaient allées faire une escapade à Mantes. Elles avaient défendu à leurs domestiques de dire à qui que ce soit où elles étaient.

Le lendemain de leur départ, un monsieur se présente au logis de l'une des dames. La bonne répond que madame est à la campagne.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, m'sieu.

Le visiteur glisse un louis dans la main de la servante. Alors celle-ci, avec un sourire :

— Je ne peux pas dire à m'sieu le nom du pays où se trouve madame ; je ne me le rappelle pas ; mais en tout cas je sais qu'on y fabrique d'excellentes pastilles.

ENTRE MARI ET FEMME

Nous avons publié, il y a deux semaines, une lettre écrite en 1847, par une jeune femme à son mari qui était à l'armée, lors du Sonderbund. En voici une encore, bien amusante. Ces deux lettres sont absolument authentiques, nous dit la personne à l'obligeance de qui nous en devons communication.

Le 20 novembre 1847.

Chère mari,

Mon chère mari s'est avec un grand plaisir que j'ai parcouru tes cartes. et je suis tellement contente de te savoir en bonne santé nous on va très bien mais je m'ennuie beaucoup et Emélie demande souvent après toi je lui promets toujours que tu viens demain elle commence à voir que je languisse elle pleure des fois elle vien pénible mais lorsque ma main me faisait bien mal depuis Si jusque à Jeudi elle a bien travailler mentenent sa va mieu mais jusque à mentenent j'ai repris déjà 2 fois ta lettre et je ne peult pas bien écrire : je voudrai bien que soie deretour Armand va me chercher l'eau et me coupe le boi je ne peult pas trop me plaindre surtoit il est brave il me laisse tranquille sest pourquoi je le suporté encore un peu depuis que tu est parti il ne ma jamais fait mension de rien. et il couche à la maison j'ai pourtant eût une visite noturne, mais je ne sait poin qui sait lundi soir elle n'est point revenue à la charge car je lai ensultée et j'ai été prendre mon piolon car il chercher à décrocher mon volet de la cuisine si j'avais pût avoir leur tête il men naurêt rester un présent à l'offrir mais il lon retirée à temps et depuis lor je nai point aperçu l'insposteur on sait une foi pour toute que je ne suit poin coquette et surtoit pas poltronne sest là mes bonne calité Armand sest bien lever mais une demi heure après il courre aux feux quand les autres revienens aussi je lui ai di le lendemain qu'il été un poltron où une zizelle à lui le *choix* mentenent on va causer un peut claire ment sur nos caraterre avec un mari la femme doit être soumise jusque à un certain point mais sans méchanseter nous ne savont point conaitre nos cœur et nous vivons sans nous sonder l'un et l'autre c'est ce que nous avons fait jusque mentenent nos cœur saime tendrement et ne se comprennent point primaux I toi tu est trop séverre ton amour est trop renfermer tu parle trop peult tu te fache trop vite, je vai te raconter se que je comprend et nause te dire de bouche de peurt d'une rebruede où de rester sans reponce? voila je voudrait pouvoir te causer sans crainte et te demander bien des choses que j'ignore comment faire pour te plaire au jardain je voudrait te demender ton conseil se qui faud mètre ici où là comme tu aime le mieu sa me rendrait temps heureuse que tu soie contemps mais nous ne savont point nous comprendre je veult tâcher de t'expliqué de mon mieu je nause pas aller à toi *fiac* comme à ma mère tous lui dire sans crainte, s'était si doux d'avoir un confidant à qui il pardonne et reprime doucement et reponde toujours sans faire la mine, je voudrait

tous te dire, te prendre comme une mère douce comme l'agneaux et je te promait tu serêt toût : mais si je vai te dire quelque chose qui te plaise pas où tu gronde où tu ne donne point sont à ta voix alore je me renferme sur mon cœur je garde tous pour moi et pour éviter des saigne je ment au lieu de parler malgré le tonnère et l'orage qui succède mais je t'aime est j'ai toujours peur de me révolter je veult te rester soumise et souvent trop puisque pour pas te contrarier je garde tout pour moi au lieu de parler esséons de tous nous dire sans peurt mai je te prend pour un régent lorsque on va à l'école alore pour point être gronde on cache je ten supplie comprend mon cœur qui taime temps récrit moi s'il vouplet sest mon bonheur que de lire tes lettre adieu chère mari je tembrasse 10000 fois.

Armand te salue beaucoup.

Au revoir.

Déveine. — Lors de la dernière chute de neige, un brave homme, embauché par le service de la voirie, râclait, sans aucun enthousiasme d'ailleurs, la neige qui recouvrait la chaussée.

Un négociant qui, de sa porte, le regardait faire, l'interpelle :

— Hé ! brave homme, quel est votre état ?

— Eh bien, mossieu voit, je suis râcleur de neige.

Alors, le négociant, qui vit tout de suite à qui il avait affaire :

— Ah ! oui. Décidément le temps de cette nuit vous a été bien peu favorable.

Si le propriétaire est d'accord. — Un bon locataire est aussi doux et timide que son propriétaire est pénible et bougon. Il n'ose pas bouger de chez lui de peur de s'attirer quelque observation.

Le pauvre homme a une fille charmante à qui les adorateurs ne manquent pas. L'un d'eux, pour qui la belle enfant a une préférence marquée, se décide à demander sa main au père.

— Mon cher ami, répond ce dernier, pour moi, je ne demande pas mieux, mais je crois que vous ne feriez pas mal de vous informer si la chose convient au propriétaire.

QUESTIONS ET RÉPONSES. — Gage que nous recevrons moins de réponses justes, à cette énigme, que nous n'en avons reçues pour la question des prunes. Cherchez, aimables lectrices, et vous aussi chers lecteurs. C'est donc une énigme.

Je donne en dix à deviner

Au plus expert en ce manège,

Un champ qu'on ne peut moissonner,

Que lorsqu'il est couvert de neige.

PRIME : Un agenda de poche.

Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 24, en matinée et en soirée : *Sherlock Holmes*.

Mardi 26, *Phédre*, avec M^{lle} Lucie Brille (tournée Zeller).

Jeudi 28 : *L'Ecran brisé*, pièce en 1 acte, de Henry Bordeaux, et *Blanchette*, comédie en 3 actes, de Brieux, nouvelle version de la Comédie française.

Voilà autant de salles combles.

Kursaal. — La première de la revue aura lieu le 5 février ; le titre : *Zep... plein tous les soirs !...* Parmi les artistes, au nombre de trente : MM. Gosset, Flers, Garçon ; M^{mes} Berthe Hod, Daclay ; les 8 Oxfords Girls, si fêtées l'an dernier.

En attendant, pour cette semaine : Les Bonns, célèbres athlètes ; Flers-Daclay, duettistes ; les sœurs Harringtons, jongleurs américains ; M. Ridon, comique militaire ; M^{me} Landoza, chanteuse ; au Vitographe, vues superbes, un film sensationnel : « L'escadre anglaise et le Dreadnought au combat naval ».

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.